

Nachtkritik 3.5.13 (traduit en français par Sabine Macher)

Abecedarium bestiarium – Lors du Kunstenfestivaldesarts Antonia Baehr confie à des êtres mi-homme mi-bête le portrait de l'amitié

“Sag's durch den Rüssel!”

Bruxelles, 3 mai 2013. Quelqu'un se tient devant le microphone dans une lourde veste en cuir noire. Des mèches pendouillent sur le front, un ventre nu verse par dessus la ceinture. D'une voix incroyablement haute et claire, cette figure souffle des sons dans le microphone : « aĩĩ » serait une transcription possible ou « h-h-h-h » en respiration rythmique et sonore. C'est Antonia Baehr qu'on voit et entend, missionnée par le musicien Frédéric Bigot, interpréter le chant du dauphin fluvial de Chine. En quelques gestes elle vient de réussir la métamorphose : gilet ouvert, veste en cuir par dessus, ventre à l'air et cheveux en bataille. Dans sa nouvelle performance « Abecedarium Bestiarium » Baehr explore la zone frontière entre l'humain et l'animal. (...)

Entre les arts, entres les genres

(...) Et même un regard superficiel devinera que cette artiste se tient toujours dans l'entre-deux : entre les arts et entres les genres. Comme Judith Butler, Baehr conçoit le genre – et donc l'identité – comme un acte performatif dans lequel chacun, chacune se réinvente sans cesse. Cela implique bien sûr la liberté de s'approprier ces processus de normalisation par le jeu, l'intervention, la critique. Les catégories sont à la fois construites et déconstruites. Sur scène, Baehr porte toujours des costumes 3 pièces ; les tempes dégarnies par rasage, les sourcils et cils blanchis, elle décale et ouvre les contours de son visage. Dans « Abécédarium Bestiarium » il ne s'agit pas seulement de créer des êtres situés entre les genres mais aussi entre l'humain et l'animal. Comme déjà pour « Rire » (2009) Antonia Baehr a passé commande à ses amis pour lui écrire des compositions, des partitions, des règles de jeu. A travers la métaphore des espèces animales disparues ils sont censés tirer le portrait de la relation entre elle et ses amis. Ça à l'air compliqué mais c'est simple : on traverse l'espace en sept stations. Légère comme une plume et tendre, Baehr danse l'oiseau dodo à petits pas, les seins nus sur velours noir, elle se transforme en chat démoniaque au sourire lubrique qui se lèche les pattes multicolores. En dernier tigre de Tasmanie nommé Benjamin, elle se roule en boule sur le sol pendant qu'un haut-parleur raconte son histoire. Et à la conférence multi-média sur le tarpan, le cheval sauvage européen, se superposent les dessins de chevaux que Baehr et son amie Isabell Spengler fabriquaient enfants. Il y a peu de témoignages des espèces disparues, raison pour laquelle les animaux qu'on fabule sur le corps d'Antonia Baehr sont introuvables – un peu comme les chimères des contes et légendes. Ainsi l'imaginaire comble cette place vide par le jeu. Devant notre œil physique et mental, Baehr fait surgir des hybrides qui, à leur tour, rappellent des centaures et des sirènes, ces êtres mi-homme mi-bête mythologique et fabuleux.

Disparaître dans la structure

Baehr interprète chaque partition avec la même attention et acuité. Ce faisant, son visage généreux et sa voix font preuve d'une énorme capacité de transformation. Mine de rien, ses traits se glissent dans n'importe quelle expression et elle produit des sons si variés qu'ils résistent à la notation. Plus on regarde ce solo, plus Antonia Baehr semble s'effacer dans la multitude des espèces projetées, des corps et des costumes. Comme si la surdétermination déplaçait le reconnaissable, comme si la performeuse disparaissait dans la structure du jeu qui avait été créé pour elle. Et ainsi ce n'est sûrement pas un hasard si « l'Abécédarium » se termine avec une scène où l'esprit d'une antilope nord-africaine disparue fait grimacer et gesticuler la performeuse au pincement de cordes douces, selon le mode du playback total. La disparition de la chorégraphe dans la performance, serait-ce l'art suprême ? Ce soir-là, sans regret, on peut répondre : oui.

– Esther Boldt